

PARIS : Amandine Beyer et Jean-Guihen Queras jouent sur Le Flow

PARIS, Beyer / Queyras : Le Flow, le 8 novembre 2016, 20h30. Deux artistes et solistes virtuoses, autant agiles que subtilement intérieurs, offrent un concert unique à Paris ce mardi 8 novembre à Paris, à 20h30 : **la violoniste**



Amandine Beyer, créatrice de son propre ensemble sur instruments d'époque, Gli Incogniti et **le violoncelliste Jean-Guihen Queyras**, soit deux tempéraments français, d'une saisissante musicalité qui devraient, associés, créer un bel événement expressif voire poétique.

Harmonia mundi (récemment racheté par PIAS) inaugure ainsi sa nouvelle série de concerts-rencontres avec les musiciens qui enregistrent pour le label. Le principe allie jubilation musicale puis convivialité humaine puisque le concert est suivi d'une rencontre avec les musiciens.

Pour cette première attendue, incontournable, un lieu parisien inconnu des mélomanes, donc innovant pour les amateurs de musique classique comme pour les instrumentistes : la péniche du Flow, amarrée Quai des Invalides.

CONCERT EXCEPTIONNEL

Mardi 8 novembre 2016, 20h30

LE FLOW : 4, port des Invalides – 75007 Paris

AMANDINE BEYER, violon

JEAN-GUIHEN QUEYRAS, violoncelle

Ensemble GLI INCOGNITI

Programme :

FRANCESCO MARIA VERACINI (1690-1768)

Sonata Prima per violino solo e basso continuo in sol minore
extraite de l'Opera Prima
Ouverture, Aria, Paesana, Menuet, Giga

ANTONIO VIVALDI (1678-1741)
Sonata per violoncello solo col basso

JOHANN JOSEPH VILSMAYR (1663-1722)
Partita VI (La Maggiore)
Extraite des Sei Partite à violino solo col basso belle
imitate

ZOLTÁN KODÁLY (1882-1967)
Deuxième et troisième mouvements de la Sonate pour violoncelle
solo op 8
(Adagio con grand' espressione – Allegro Vivace)

JOHANN SEBASTIAN BACH (1685-1750)
Sonate n°3 en mi Majeur
extraite des Sei suonate per cembalo certato e violino solo
Adagio, Allegro, Adagio ma non tanto, Allegro

JEAN-MARIE LECLAIR (1697-1764)
Chaconne
extraite de la Sonate IV pour violon, violoncelle et clavecin
en Si b Majeur,
(Deuxième Livre de Sonates)

CD :

THRACE – Sunday Morning Sessions
Jean-Guihen Queyras, violoncelle
Sokratis Sinopoulos, lyra
Bijan Chemirani, zarb
Kevan Chemirani, daf



Collection « Latitudes » – harmonia mundi

CD. Pergolesi / Pergolese : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarillis, 2016, 1 cd SONY classical)

CD. Pergolesi / Pergolese : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarillis, 2016, 1 cd SONY classical). Voilà une version ambivalente qui ne manquera pas de susciter la polémique : l'orchestre sur instruments d'époque d'Amaryllis sonne parfois et dès le début, aigre, voire acide, continuent allégé et comme « objectif » ; les deux voix, suaves ou « sirupeuses » à souhait, selon les avis, détonnent ou saisissant par leur forte incarnation (dont l'amplitude plus romantique, du côté de Sonya Yoncheva) : d'une sensualité embrasée pour la soprano bulgare dont on reste enivré par la ligne caressante d'un bout à l'autre ; d'une gravité parfois forcée, parfois « inaudible » chez Karine Deshayes probablement peu à son aise dans une partie plus grave que sa tessiture habituelle.



Très lyrique voire opératique, le Quam tristis s'impose par son format plus théâtral que fervent, d'autant plus investi par les deux voix. D'une façon générale, ce que réalise l'orchestre en articulation et explicitation instrumentales est démenti par la ligne des voix, peu intelligibles, plus

soucieuses d'intonation (délectable), que de texte. Voilà pour l'impression globale.

Le Quae moerebat et dolebat pour l'alto/mezzo, fait entendre les limites de la réalisation : des cordes tendues et droites bien peu complices d'une voix qui dramatise à l'excès. Même constat dans le Vidit suum pour soprano où les cordes acides semblent hurler dans un univers qui n'a rien à partager avec le moelleux sensuel de la cantatrice, – chant solitaire, hédoniste, totalement enivré par sa propre intensité.

Heureusement, à l'inverse, la séquence qui suit Quis est homo, déploie le verbe voluptueux des deux voix, enfin mieux accordées. Dans des couleurs d'un dolorisme plus finement énoncé, quoique entre les deux chanteuses, rarement concordant.

[L'urgence quasi brûlée du Fac ut ardent \(VOIR LE CLIP VIDEO\)](#),

par ses vocalises croisées, – flammes ardentes-, accorde mieux les deux parties vocales et les cordes de l'orchestre, canalisées sur le mode d'une âpreté parfaitement tranchante, pourtant au moelleux chantant.



Le plus languissant – Quando corpus morietur, volet conclusif semble abandonner toute volonté et toute matérialité : sur le fil du souffle, plus suggestif et mieux à écoute l'une de l'autre, les deux voix

réussissent la séquence la plus convaincante, par la sincérité du geste vocal, et l'atténuation poétique des instruments, comme soudainement saisi par la gravité et l'horreur du sujet sacré : le deuil et la souffrance de la Mère, au pied de la Croix où a espéré son Fils sacrifié. Dans les deux pièces de compositeurs napolitains, esthétiquement proches de Pergolesi (Mancini, Durante), les instrumentistes d'Amarilis font valoir deux qualités opérant un charme certain : flexibilité et implication. Jamais neutre, le tempérament des chanteuses et

des musiciens réunis pour ce programme napolitain baroque saura séduire les fans.

VOIR aussi notre [CLIP VIDEO Stabat Mater de Pergolesi / Fac ut Ardent par Sonya Yoncheva et Deshayes](#)

CD. Pergolesi / Pergolèse : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarilis, 2016, 1 cd SONY classical). Enregistré à Paris en juin 2016.

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 3 novembre 2016. Jacques Offenbach : Les Contes d'Hoffmann. Ramon Vargas, Stéphanie d'Oustrac, Nadine Koutcher, Ermonela Jaho... Choeurs de l'Opéra. José Luis Basso, direction. Orchestre de l'Opéra National

**de Paris, Philippe Jordan,,
direction. Robert Carsen,
mise en scène.**

C'est « LA » production-phare des **Contes d'Hoffmann** d'Offenbach, signée **Robert Carsen**, remontant à 2000, et qui revient cet hiver à l'Opéra National de Paris. S'il n'y a plus Jonas Kaufmann en protagoniste pour des raisons de santé, Ramon Vargas vient sauver le bateau, se joignant à un quatuor de voix féminines principales de qualité, avec la délicieuse Stéphanie d'Oustrac, Nadine Koutcher, Ermonela Jaho et Kate Aldrich. Philippe Jordan dirige l'orchestre maison avec une étonnante attention aux détails et une bonne dose de courage comme de liberté. Un spectacle qui se veut spectaculaire et qui l'est, mais dont les coutures (et les clichés!) commencent à devenir quelque peu rébarbatifs.

**Offenbach version Carsen : du
sérieux, de l'humour, de
l'intelligence**

Œuvre posthume et presque composite par laquelle Offenbach rêvait d'être finalement accepté comme autre chose qu'un

compositeur de musique «légère », la partition des Contes d'Hoffmann est en réalité un phénomène de son temps, non sans relations avec l'antisémitisme rampant de l'époque ; c'est un défi musical et scénique. Si l'aspect inachevé peut se résoudre facilement dans des mains habiles, la question de l'exigence musicale demeure délicate, notamment en ce qui concerne la distribution des rôles féminins (une cantatrice pour les trois, ou bien trois différentes?). Le livret de Jules Barbier d'après Michel Carré, est inspiré de trois contes de l'auteur et musicien romantique allemand E.T.A Hoffmann, célèbre entre autres pour avoir proclamé Haydn, Mozart et Beethoven comme les trois maîtres de l'esprit romantique. L'histoire est celle d'un Hoffmann imaginé, amoureux d'une prima donna et dont l'obsession devient un empêchement créatif qui le poussant à l'ivresse. Il désire cet idéal féminin incarné par la soprano, à la fois « artiste, jeune fille, courtisane ». Sa Muse artistique s'empare de son ami Nicklausse pour l'accompagner ; elle tente de lui rappeler sa mission en tant qu'artiste.

En Niklausse justement, la mezzo-soprano française **Stéphanie d'Oustrac** ouvre et ferme l'œuvre avec les qualités qui lui sont propres : une articulation sans défaut, un timbre polyvalent, flexible, une capacité remarquable à habiter un rôle par la force de son art vocal bien mûri, ses indéniables dons d'actrice... Nous avons été emballés dès son entrée au prologue où elle se montre Muse parfaite, sensuelle ; ensuite à chaque acte, elle compose un compagnon sincère d'un Hoffmann voué à l'échec affectif (mais il se trouve que ceci va le rapprocher de... son Art, sa Muse! Le lieto-fine est donc quand même là, latent). **Ramon Vargas** s'absente de ses répétitions aux Etats-Unis pour remplacer Jonas Kaufmann souffrant. Si la diction du français laisse



parfois à désirer, il impressionne par son investissement musical et scénique, une voix souple dans les aigus redoutables et ce je ne sais quoi de touchant qui sied magistralement au jeune personnage romantique et sincère, qu'il interprète.

Les trois sopranos brillent toutes par leurs qualités individuelles. **L'Olympia de Nadine Koutcher** faisant ses débuts à l'Opéra de Paris, est pyrotechnique, même drôlissime à souhait ; elle campe l'archi-célèbre air de l'automate « Les oiseaux dans la charmille » sans difficulté, tout en se donnant à fond au niveau de la mise en scène, en un 1er acte très comique. L'Antonia du deuxième acte est toute émotion, grâce au bel investissement et au sens du drame d'**Ermonela Jaho**. La Giulietta du troisième est plus théâtrale que musicale dans l'interprétation de **Kate Aldrich**. Remarquons l'excellente et courte prestation de Doris Soffel dans le rôle de la mère d'Antonia. Si leurs prestations sont tout aussi minces, les performances d'un **Yann Beuron**, d'un Paul Gay et d'un François Lis ne passent pas inaperçues, surtout par rapport au premier, avec un art du langage délectable.

Les Contes d'Hoffmann composent ainsi un événement digne d'enthousiasme, non seulement par les difficultés inhérentes à la production d'une œuvre posthume, mais plus particulièrement grâce à l'éventail des sentiments mis en musique avec panache par Offenbach, dont l'aspect théâtral est spécifiquement mis en valeur dans la mise en scène désormais « historique » de Robert Carsen. [A voir et revoir à l'Opéra Bastille encore les 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24 et 27 novembre 2016.](#)

**Compte-rendu, concert.
Toulouse, Auditorium Saint-
Pierre des Cuisines, le 5
novembre 2016. Bernard-
Aymable Dupuy (1707-1789) :
Le Triomphe des Arts, Opéra-
Ballet en cinq entrées sur un
livret de Houdar de la Motte,
extraits ; Ensemble et
Orchestre Baroque de
Toulouse. Michel Brun,
direction.**

CONVAINCANTE RESURRECTION. Après l'Académie des Sacqueboutiers la semaine dernière et leur concert dont nous avons rendu compte dans la foulée, c'est Michel Brun et l'Orchestre et le Chœur Baroque de Toulouse qui on proposé une journée autour d'un autre beau projet artistique lequel s'est couronné par un concert faisant salle comble à l'Auditorium Saint-Pierre des Cuisines.



Une journée a été dédiée aux témoignages des arts à Toulouse au XVIII^{ème} siècle à propos de la parution d'un livre contenant deux CD consacrés à Bernard-Aymable Dupuy et son Triomphe des Arts. Le livre met en perspective cet opéra-ballet de

1733 avec la vie artistique du Toulouse du XVIII^{ème} siècle. On sait combien la chape de plomb imposée par Lully, surintendant de la Musique Royale, sur tout le territoire français, a bridé bien des compositeurs jusqu'après sa mort. Le toulousain Bernard-Aymable Dupuy a eu l'audace de composer un Opéra-Ballet en cinq entrées selon le canon parisien; de le faire représenter à Toulouse en 1733, nul ne sait plus très bien ou ni comment... cela est d'autant plus étrange qu'il était âgé de 26 ans et que le reste de sa carrière sera ensuite presque entièrement religieuse. L'ambition, voir le culot de ce jeune musicien est incroyable. Sa musique sonne particulièrement habile, pleine de tous les charmes de l'époque. Maillon entre Lully et Rameau, entre l'Europe Galante de Campra et les Indes Galantes de Rameau, il a su écrire une œuvre digne de la Capitale. Chœurs à grands et petits effectifs, récitatifs souples, airs variés, duos, effets dramatiques, humour, danses rythmées et entraînantes, tout est présent. La réécriture des parties d'orchestre médianes par deux musicologues éminents : Françoise Talvard et le regretté Jean-Christophe Maillard fait la part belle aux flûtes, hautbois, violon accompagné et aux tutti afin de varier l'écoute. Sans avoir l'énergie rythmique de Lully ou la richesse harmonique de Rameau, la musique de Dupuy est tout à fait significative d'un savoir faire qui n'a rien à envier aux compositeurs en vue à Paris. Les extraits choisis habilement ce soir permettent de démontrer la variété stylistique de Dupuy. Un beau duo « aimons nous, aimons nous » et un chœur final très original faisant preuve d'une inspiration aimable et d'une harmonie attachante.

Les musiciens que dirige Michel Brun sont très engagés dans ce projet et sont tous magnifiques. L'orchestre bénéficie de deux flûtes particulièrement musicales et de violons souples et lumineux, surtout dans les airs avec le violon obligé. Les hautbois sont harmonieux. Le continuo est entraîné par le basson charismatique et absolument incroyable de Laurent Le Chenadec qui relaye la pulsation énergique du chef avec audace. La sonorité de son basson est par ailleurs un régal de beauté ronde et chaude. Tambour et tambourin sont pleins de vivacité, avec une danse des sauvages avant l'heure.

Le chœur met un peu de temps à se chauffer mais gagne en présence et dans le final, il est parfaitement convainquant. Les deux solistes, Clémence Garcia, soprano et Philippe Estèphe, baryton, sont prudents et ont tous deux d'agréables timbres. Le manque de caractérisation des personnages qui fait partie de ces opéra-ballet, à livret si peu dramatique, ne les engage pas à dépasser un chant policé et comme distancié.

La direction de Michel Brun réalise un admirable équilibre entre énergie, transmise avec charisme, et musicalité délicate. On devine l'immense plaisir du chef quand il fait revivre une partition qu'il admire et nous convainc ; l'œuvre méritait bien de sortir de la bibliothèque du Périgord où elle a été enfermée presque 300 ans, une question se fait jour : à quand une version scénique ?

Les extraits de cet opéra-ballet de Dupuy présentés ce soir par Michel Brun et ses amis permettent de rendre un vibrant hommage à ce compositeur toulousain réhabilité dans sa musique profane. Il n'est pas complètement tombé dans l'oubli car le CMBV ne rechigne pas à donner dans ses concerts de Noël, des œuvres de Dupuy. Les cinq arts, poésie, musique, architecture, sculpture et peinture sont célébrés par sa musique dans la mise en commun de belles énergies. Michel Brun a su mener à bien une résurrection intéressante à plus d'un titre. Le public a semblé conquis !

Avec les CD du livre publié ce jour il est possible de déguster d'avantage cette musique habile et aimable.

Compte-rendu, concert. Toulouse, Auditorium Saint-Pierre des Cuisines, le 5 novembre 2016. Bernard-Aymable Dupuy (1707-1789) : Le Triomphe des Arts, Opéra-Ballet en cinq entrées sur un livret de Houdar de la Motte extraits ; Clémence Garcia, soprano ; Philippe Estèphe, baryton ; Le Chœur Baroque de Toulouse ; l'Orchestre Baroque de Toulouse ; Michel Brun, direction.

Méhul, notre Beethoven français



Biographie. Etienne Nicolas Méhul (1763-1817).

C'est le plus important compositeur d'opéras à l'époque de la Révolution et sous l'Empire. C'est aussi un tempérament symphonique d'une vitalité inouïe, proche d'un Beethoven, frénétique, orchestralement raffiné, d'une sanguinité inédite, au point d'avoir été appelé non sans raisons, et c'est bien cette appellation qui en définitive résume le mieux, sa valeur : **le « Beethoven français »**.

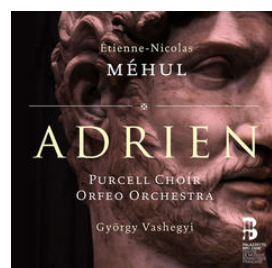
Compositeur du fameux Chant du départ (1794, sur un poème de Chénier), hymne

patriotique à la destinée glorieuse, Méhul est le digne contemporain de Mozart, Haydn, Beethoven. **Berlioz** est son admirateur le plus zélé et le plus fervent qui voit en lui, le premier des Romantiques français; le premier à concevoir autant de soin à la mélodie, l'harmonie, les modulations, le rythme, l'instrumentation... comme « les diverses nuances de force dans



l'émission du son ». A Paris, en 1779, dès ses 15 ans, Méhul tend à assimiler la leçon de son idole **Gluck** dont l'expressivité frénétique l'inspire particulièrement; il assiste à la création d'*Iphigénie en Tauride*, très impressionné. L'adolescent affine son écriture en adaptant des airs à la mode de **Gossec**, Rousseau, compose pour le pianoforte (excellamment). En 1786, Méhul rejoint la loge Olympique de la Parfaite Estime, constituée en 1782, pour laquelle l'année suivante, Haydn composa ses Symphonies parisiennes.

Encouragé par Gluck lui-même, le jeune Méhul écrit des opéras : **Cora** composé dès 1785, mais créé en 1791. Puis c'est en 1790 (salle Favart), le triomphe d'*Euphrosine*, sur le livret de son librettiste favori François-Benoît Hoffman. Son caractère sublime et nerveux (duo du II : Coradin/La Comtesse) atteint le dramatisme héroïque de Beethoven. Déjà Grétry, très admiratif, loue la puissance expressive et la très riche harmonie de l'orchestre de Méhul. Quant à Berlioz, il souligne le génie de Méhul pour l'effroi, la terreur sourde qui emporte



l'action. Cora est un échec, [Adrien \(récemment ressuscité](#) en juin 2012 à Budapest par l'excellent maestro [György Vashegyi](#)) est annulé par la Commune de Paris pour raisons politiques (mars 1792). C'est **Stratonice** (Favart, Mai 1792) puis **Mélide et Phrosine** (1794) qui confirme

définitivement Méhul comme le créateur le plus inspiré de son époque : du nerf, du muscle, un tempérament impérieux mais de la sensibilité mordante et une écriture palpitante, – instrumentalement enivrante, qui se développe selon le sentiment et les vertiges du coeur.

Républicain déclaré, Méhul est nommé à l'Institut de France en 1795 avec ses pairs, Gossec et Grétry, tout en étant nommé aussi inspecteur du tout neuf Conservatoire à Paris. Le professeur y eut pour élève, Louis-Ferdinand Hérold. Estimé par Napoléon Ier, Méhul obtient, comme Fétis, **le Premier Prix de Rome en 1807**, avec la Cantate *Ariane à Naxos* (à quand sa redécouverte ?). Auparavant, Le musicien présente son opéra inspiré du modèle poétique de Napoléon, Ossian : [UTHAL en 1806 \(l'opéra sans violons, récemment recréé\).](#)

Ses derniers opéras, au début du XIX^e à l'époque impériale sont moins estimés que ceux des années révolutionnaires 1790. Mais **Joseph (1807)** fit carrière en Allemagne et retint l'attention de Napoléon. Après l'échec de son ultime ouvrage, **Les Amazones** (1811), **Méhul se retire à Pantin**, dans sa maison, véritable serre pour ses fleurs préférées : « oeillets, renoncules, jacinthes, tulipes,... » selon le témoignage de son contemporain, l'estimé Cherubini.



SYMPHONIES et FORTUNE CRITIQUE. Outre des cantates et donc des mélodies pour les célébrations républicaines commandées pour beaucoup par Napoléon, Méhul développe aussi son écriture dans le genre orchestral, grâce à ses 5 Symphonies. Sans compter celle sans numéro datant de 1797, prélude au cycle symphonique, essentiellement composé sur 3 années entre 1808 et 1810. Les Symphonies de Méhul sont donc écrites exactement pendant l'époque impériale, offrant à l'idéal

de grandeur napoléonienne, le souffle et l'énergie nécessaire. Toutes sont créées au Conservatoire dont il est membre fondateur et professeur.

Défricheur et fin esthète, Mendelssohn à la tête de l'orchestre du Gewandhaus de Leipzig ressuscite la Première Symphonie de 1808, en ... 1838 puis 1846. Schumann subjugué par l'écriture de Méhul note des rapprochements sidérants avec la 5^e de Beethoven : fougue nerveuse, élan guerrier du I, pizzicati percutants du III, surtout élan pulsionnel et grille rythmique et schéma mélodique incroyablement proches du dernier mouvement. La parenté entre les deux partitions est encore accrues par leur date de conception, la même année : 1808. La seconde Symphonie de Méhul ne déroge par à cette règle de proximité, conçue également en 1808? on peut y déceler des motifs et des séquences très proches du génie beethovénien, jusque dans la 9^eme Symphonie. Beethoven connaissait les œuvres de Méhul (il emprunte les trompettes de Fidelio à Helena !).



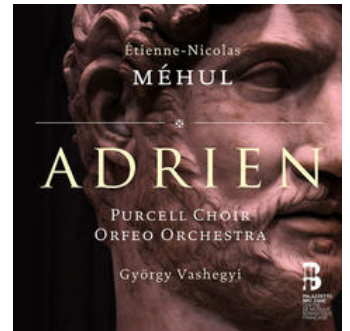
Tout aussi soucieux de la forme et de son développement à travers chaque mouvement, l'esprit cartésien et synthétique de Méhul, le rapproche aussi de Haydn, celui des Symphonies parisiennes des années 1780, qu'il a pu écouter alors), comme de Mozart (n°40, 1788) : en cela le compositeur romantique français ne fait pas

que répondre à une inclinaison liée à son exigence créative, il entend aussi le goût de son époque : car Mozart et Haydn sont alors très joués et applaudis en France au début du XIX^e siècle. Pour le bicentenaire Méhul en 2017, il serait grand temps de lui consacrer enfin un cycle important œuvrant pour sa reconnaissance et une nouvelle estimation de son indiscutable génie romantique.

La cinquième symphonie demeure à l'état d'esquisses, Méhul étant diminué par les échecs vécus à la fin de sa vie et aussi la tuberculose : de fait, les Symphonies n°3 et 4 ne seront redécouvertes qu'en 1979 par le biographe zélé, David Charlton. Méhul est retombé dans l'oubli jusqu'à ce concert événement, à Rio de Janeiro, où Bruno Procopio ressuscitait le 7 octobre 2016, la grandeur et le nerf d'une partition étonnante et géniale : la Symphonie si beethovénienne et si originale que Méhul conçut en 1808. **Prochain compte rendu critique et reportage vidéo de la Symphonie de Méhul par Bruno Procopio sur classiquenews.com.**

discographie :

CD. Compte rendu critique. Méhul : Adrien (György Vashegyi, 2012. 2 cd Palazzetto Bru Zane). Le génie de Méhul enfin réhabilité ! D'abord proposé en téléchargement sur la toile, l'enregistrement d'Adrien nous revient sous une forme classique, en 2 cd et avec notice (courte) et livret (intégral). De quoi jugez sur pièce et repérer un nouveau jalon lyrique d'importance, entre classicisme et romantisme. A l'époque du Directoire, Adrien est bien un sommet lyrique dans le style gluckiste et frénétique : irrésistible. D'où, en dépit de quelques réserves (parmi les solistes), notre CLIC d'avril 2015. Les perles méconnues sont rares : en voici une, superbe qui éclaire mieux l'apport de Méhul au genre lyrique dans à la fin des années 1790, avant l'Empire.



✖ **Symphonies 3, 4 et 5 (Kapella 19, Juteau – CLIC de CLASSIQUENEWSI de février 2015).** CD. Compte rendu critique. Méhul : Symphonies n°3,4,5 (Kapella 19, Eric Juteau). Méhul symphoniste ? *On le croyait surtout dramaturge (et le mieux inspiré à l'époque révolutionnaire et napoléonienne en France). Un jeune orchestre sur instruments d'époque, né Outre-Rhin en 2009, [Kapella 19](#), à l'initiative de son chef inspiré Eric Juteau, crée l'événement en embrasant le feu beethovénien et la finesse mozartienne (page 6) des Symphonies 3, 4 et 5 (" inachevée") de celui qui aima, avant Berlioz, Gluck : Méhul. L'exact contemporain des Viennois Haydn et Beethoven gagne ici un éclairage imprévu, fort, particulièrement convaincant.*

LIRE AUSSI :

[Annonce des concerts Jadin, Méhul par Bruno Procopio et Natalia Valentin \(4 et 7 octobre 2016\)](#)

VOIR notre [captation vidéo Symphonie n°1 de 1808 de Méhul, par Bruno Procopio, à la direction de l'Orchestre Symphonique du Brésil à Rio de Janeiro](#)



Actualités MEHUL en 2017 : pour le bicentenaire Méhul 2017, plusieurs sorties sont à suivre...

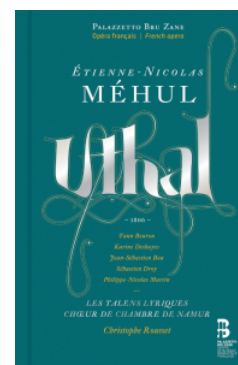
LIVRE : Le Fer et les Fleurs Étienne-Nicolas Méhul (1763-1817)

Suite à deux journées d'études vénitiennes tenues en juillet 2015, le Palazzetto Bru Zane publie en collaboration avec Actes Sud un ouvrage collectif qui présente pour la première fois de façon aussi détaillée les diverses facettes du compositeur. Editeur : ACTES SUD / PALAZZETTO BRU ZANE / À paraître en mars 2017.

CD : Uthal (1806)

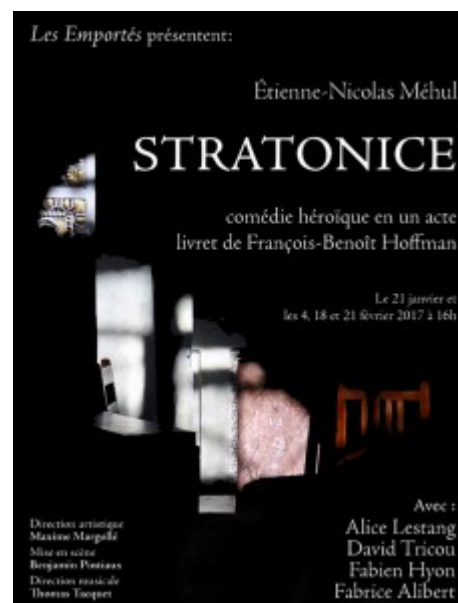
Enregistré en juin 2015 (par Les Talens Lyriques), Uthal est enfin révélé par le disque et permet de découvrir cette orchestration sans violons dont parlèrent aussi bien Grétry que Berlioz. Chœur de Chambre de Namur / Les Talens Lyriques, avec Yann Beuron, Karine Deshayes, Jean-Sébastien Bou, Sébastien Droy, Philippe-Nicolas Martin. Collection «OPÉRA FRANÇAIS» /

Paru en janvier 2017. [LIRE notre critique complète UTHAL de Méhul](#)



NPARIS, nouvelle production :

STRATONICE, recréée à Paris par la Compagnie Les Emportés : [PARIS, 21 janvier – 21 février 2017...](#) (**Passage vers les étoiles**). Alors que les sujets d'opéra-comique sont traditionnellement extraits de la vie quotidienne, Méhul introduit pour la première fois à l'Opéra-Comique une éloquence plus tragique avec Euphrosine et Coradin. Méhul y outrepassa le pathétisme des oeuvres de Dalayrac ou Monsigny créées à la fin de l'Ancien Régime. Puis, avec *Stratonice*, il acclimate le souffle nerveux et spectaculaire des Tragédies lyriques de Gluck,...



Méhul excelle dans l'expression des souffrances individuelles (air d'Antiochus « Insensé, je forme des souhaits », où il avoue avec tendresse son amour caché pour la belle hellène) et l'exposition simultanée des individualités désirantes (sublime quatuor où l'orchestre grâce à un contrepoint raffiné double chaque ambition croisée). Comédie héroïque, opéra-comique, *Stratonice* par ses couleurs émotionnelles nouvelles, où perce la vérité du sentiment, prépare directement au grand opéra romantique français, en

particulier celui de Berlioz qui, admiratif de Méhul, s'enorgueillit de connaître Stratonice par coeur (chapitre XIII des Mémoires). La durée courte comme la construction resserrée du drame, ses registres poétiques entre sentiment (opéra-comique) et tragique (grand opéra) font sa réussite. La justesse des portraits individuels (le père qui renonce, en une vieillesse assombrie et réaliste), la souffrance préalable des deux jeunes gens amoureux, l'absence d'emphase comme la grande sincérité des confessions alternées, font un ouvrage prenant, d'une évidente teinte mélancolique. Comme le précise très justement le metteur en scène **Benjamin Pintiaux** à propos de la recherche de vérité psychologique : Stratonice est « *un opéra sur la soumission, la succession et la vieillesse ; une pièce bâtie, enfin, sur la nécessité de la parole, de l'aveu et sur la difficulté de l'expression des sentiments. Ici, puisqu'en fouillant les âmes un hymen finalement se déclare, un roi se meurt.* »

**Amandine Beyer dirige le
Jeune Orchestre de l'Abbaye à
SAINTES**

SAINTES. Concert du JOA, Amandine Beyer, le 21 novembre 2016. Sous la voûte de l'Abbaye aux Dames à Saintes, un orchestre singulier, composé de jeunes apprentis instrumentistes propose un programme exaltant, formateur, dédié à l'esthétique préclassique (galante et Sturm und Drang)... Déjà 20 ans d'activité et une énergie sans bornes ni limitation, le JOA, Jeune Orchestre de l'Abbaye (formation école emblématique de Saintes) poursuit ses sessions formatrices, permettant le perfectionnement et la professionnalisation des jeunes instrumentistes parmi les plus prometteurs, que la pratique des instruments d'époque stimule particulièrement. Pendant la saison de ses 20 ans (2016-2017), l'Orchestre, véritable phalange incontournable dans le paysage européen, propose en novembre un programme saisissant alliant nouveaux défis interprétatifs et découverte de compositeurs au génie éruptif, contagieux : **Carl Philip Emanuel Bach** (l'un des fils les plus aguerris et passionnants de Jean-Sébastien), et **Friedrich WITT** auteur de la symphonie à décrypter et savourer « *Jena* » en do Majeur.



Pour réussir et piloter cette nouvelle session de travail qui aboutit à **une série de 4 concerts publics**, l'Abbaye aux Dames à Saintes invite la violoniste à la subtilité ardente, **Amandine Beyer**, soliste légitimement appaludie que l'on connaît plus généralement comme le leader de l'ensemble sur instruments anciens, Gli Incogniti (Les Inconnus). Leur lecture des Quatre Saisons de Vivaldi demeure la réalisation récente la plus exceptionnelle dans l'interprétation vivaldienne; à Saintes, le temps de ce nouvel atelier symphonique, les jeunes instrumentistes sont immergés dans la démarche critique, analytique, vivante permettant une lecture extrêmement fouillée de chaque partition ; c'est pour le public l'occasion de (re)découvrir les pièces orchestrales

avec le bénéfice souvent superlatif et exaltant des timbres et associations de couleurs, déployées de façon spécifique par les instruments d'époque (dont les cordes en boyau ne sont que l'une des composantes).

Face aux publics, les jeunes stagiaires pourront ainsi recueillir les indications et explications d'Amandine Beyer qui joue sur un violon d'époque, au sein de son propre ensemble et aussi de Café Zimmermann, ou de La Fenice... Elle est en outre professeur au stage de musique baroque de Barbaste et professeur de violon baroque à la Escola Superior de Música e das Artes do Espectaculo de Porto. En septembre 2010, elle a succédé à Chiara Banchini comme professeur de violon baroque à la Schola Cantorum de Bâle.



CREPITEMENTS, NUANCES DE L'ORCHESTRE PRECLASSIQUE... Pour le premier stage d'orchestre de la rentrée 2016, **le JOA est ainsi à l'Abbaye aux Dames, du 14 au 22 novembre 2016** pour une session qui s'avère passionnante autant pour les élèves instrumentistes que le

public assistant aux 4 concerts annoncés. L'esthétique abordée est celle qui mène au XVIII^e, du Sturm und drang, au galant et au style préclassique. L'articulation, l'ornementation, les qualités de respiration, d'accentuation, de subtilité agogique sont particulièrement sollicitées. Nous voici confrontés à la grande forge orchestrale dont la virtuosité et l'intériorité, la plénitude sonore, souvent théâtrale c'est à dire opératique, annoncent directement les grands génies romantiques à venir : dans l'esprit de Mozart, Beethoven et Schubert... A Saintes, les jeunes instrumentistes viennent perfectionner une technique, un esprit, une discipline, ceux sur instruments anciens au service des oeuvres classiques ou romantiques. Cette session classique s'annonce magistrale. Captivant.

Au programme :

Carl Philipp Emanuel BACH :
Symphonie en sol majeur, Wq 183/4

Joseph HAYDN :
Concerto pour violon n°4 en sol majeur, Hob. VIIa/4

Friedrich WITT :
Symphonie « Jena » en Do Majeur

AUTOUR DU STAGE... TOURNEE DU JOA / Amandine Bayer en 4 dates, du 19 au 22 novembre 2016

Tournée de concerts : 4 dates pour entendre le programme préclassique :

19 novembre 2016 : L'Entracte, scène conventionnée à Sablé-sur-Sarthe (72)

20 novembre 2016 : Théâtre de la Coupe d'Or à Rochefort (17)

21 novembre 2016 : [Abbaye aux Dames, la cité musicale, Saintes \(17\) à 20h30](#)

22 novembre 2016 : Théâtre des Quatre Saisons à Gradignan (33)

TOUTES LES INFOS pour le concert à Saintes du 21 novembre 2016 : JOA / Amandine Bayer / L'orchestre des Lumières et l'Orchestre classique : CPE Bach, Haydn, Friedrich Witt... sur le site de l'Abbaye aux Dames, la cité musicale, Saintes

<http://www.abbayeauxdames.org/agenda/evenements/jeune-orchestre-de-labbaye/>

Dégustation-Découverte : [le 20 novembre à 11h à l'Abboutique : Rencontre avec Amandine Bayer, violoniste incontournable. Entrée libre.](#) 11, place de l'Abbaye / CS 30 125 / F-17104 Saintes Cedex / France T +33 (0)5 46 97 48 30 / www.abbayeauxdames.org

Les répétitions : L'orchestre ouvre ses répétitions aux élèves du Conservatoire municipal de musique et de danse de la ville de Saintes (classes de violon et de formation musicale) – Médiation avec le public scolaire : accueil d'une ou plusieurs classes de primaire le lundi 21 novembre – Les lycéens à l'écoute : accueil d'un groupe de 45 élèves du lycée Palissy au concert dans le cadre d'un partenariat privilégié cette année entre cet établissement scolaire et la cité musicale.

Informations et réservations : 05 46 97 48 48 – [Billetterie en ligne](#) – Tarifs : 25 € tarif plein / 17 € tarif adhérent / 13 € dans le pass

Suivez les coulisses du stage sur Facebook : www.facebook.com/jeuneorchestredelabbaye/ et également sur Twitter et Instagram @abbayeauxdames #JOA

ORGANISER VOTRE PROCHAIN SEJOUR DANS L'ABBAYE AUX DAMES DE SAINTES

<http://www.classiquenews.com/festival-piano-en-saintonge-a-saintes/>

APPROFONDIR

VOIR L'orchestre sur instruments anciens **La Symphonie des Lumières** dirigée par **Nicolas Simon** interpréter la **Symphonie hambourgeoise en si bémol majeur de CPE BACH**, à Saintes / comprendre ce qu'apportent les instruments d'époque en terme de couleurs, balance, format sonore, caractérisation expressive et poétique, ... – reportage réalisé en mai 2013 ©

studio CLASSIQUENEWS

<http://www.classiquenews.com/video-la-symphonie-des-lumieres-nicolas-simon-direction/>

VOIR notre dernier reportage vidéo réalisé à Saintes : la résidence du jeune ensemble sur instruments anciens **NEVERMIND avec Jean Rondeau** : pourquoi jouer (entre autres) les Quatuors parisiens de Telemann (**mars 2016**) :

<http://www.classiquenews.com/reportage-lensemble-nevermind-en-residence-a-saintes-fevrier-2016/>

VOIR : LE REPORTAGE DES 20 ANS ; [pour ses 20 ans, en 2016, le JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye s'offre un reportage complet dévoilant son fonctionnement, ses enjeux, ses missions et ses apports indiscutables dans la professionnalisation d'un nombre de plus en plus important de jeunes musiciens](#)

que la question du jeu sur instruments d'époque, porte, inspire, passionne... grand reportage vidéo, réalisation : Philippe-Alexandre Pham © studio CLASSIQUENEWS 2016



L'année Telemann 2017

L'ANNEE TELEMANN 2017.

Pour 2017, plusieurs villes allemandes forment réseau pour

célébrer l'anniversaire du compositeur baroque **Telemann (1681 – 1767)**.

De son vivant, Telemann était le plus célèbre des

musiciens vivants. **Le 25 juin 2017 marquera le 250ème anniversaire de sa mort.** Telemann est non seulement plus connu que Jean-Sébastien Bach au XVIIIè, mais il égale le Cantor de

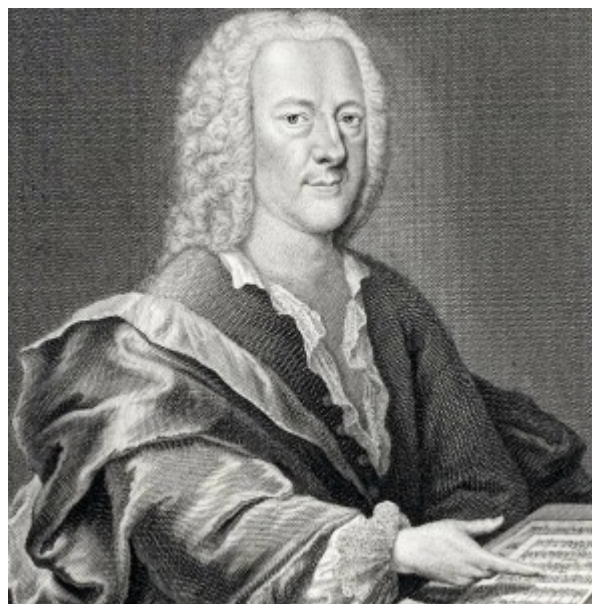


Leipzig par la qualité de son écriture et une pensée musicale aussi universelle que son contemporain. Aussi poétique que Haendel, même s'il n'écrivit pas autant d'opéras que le Saxon. Nonobstant, le catalogue de Telemann est très vaste, éclectique, divers, car le compositeur a traité tous les genres, cherchant pour chacun à repousser les limites du cadre habituel. Personnalité appréciée, volontiers convivial, Telemann entretient un réseau de relations et d'amitiés enviabiles dont le nombre de villes germaniques partenaires de son anniversaire en 2017, témoigne. Les cités-étapes collaborent à la célébration en proposant de nombreuses manifestations qui croisent aussi l'anniversaire Telemann et les festivités autour du 500ème anniversaire de la Réforme protestante : Telemann régna en maître incontesté sur la musique liturgique protestante comme aucun autre. [LIRE notre portrait de Telemann \(dossier spécial Telemann\).](#)

Une dizaine de villes déjà engagées pour les célébrations Telemann 2017 dont Paris : Magdebourg, Clausthal-Zellerfeld, Hildesheim, Leipzig, Żary et Pszczyna (Pologne), Eisenach, Francfort-sur-le-Main mais aussi Hambourg et Paris sont les villes étapes des célébrations Telemann 2017. Chaque ville a influencé le développement artistique de Telemann, contribuant à sa renommée européenne dès son vivant : pour beaucoup d'entre elles, le musicien – organisateur de concerts avisé, efficace-, a permis que se développe ou se maintienne une forte activité musicale.

MISSIONS, OBJECTIFS. A l'occasion du 250ème anniversaire de la mort de Telemann en 2017, la mise en réseau des villes Telemann est un symbole fort de l'hommage commun rendu à ce compositeur par des concerts, des expositions, des présentations, des colloques et d'autres manifestations variées. Affichant le label officiel « Telemann 2017 », chaque ville et chaque initiateur entend ainsi souligner la très forte activité du compositeur baroque qui par son œuvre et son influence, appartient à la mémoire culturelle européenne, à

l'égal d'un Rameau (fêté en 2014), Haendel, ou Jean-Sébastien Bach. Le style de chacun d'eux exprimant pourtant une singularité personnelle en liaison avec ses goûts, sa sensibilité, son expérience, incarne aussi une pensée musicale qui s'inscrit dans le paysage européen dès le XVIII^e, étendard d'une communauté artistique qui dépasse aussi les frontières.



IMPORTANCE D'UNE OEUVRE EUROPEENNE à l'époque des LUMIERES.

Georg Philipp Telemann compte parmi les personnalités musicales influentes de l'époque baroque et des Lumières. Le Director musices de la ville d'Hambourg maîtrisait tous les styles (italiens, français...) et dans tous genres musicaux de son temps. Ses œuvres, véritables synthèses musicales en son temps,

furent des modèles pour plusieurs générations de musiciens. Personnalité européenne vénérée, Telemann connaît une renommée internationale que Jean-Sébastien ne connut jamais de son vivant ; les oeuvres de Telemann sont diffusées de Scandinavie en Italie et de Russie jusqu'en Espagne. Il est le premier compositeur allemand ovationné par le public parisien. Or cette fécondité du génie a paru suspecte au XIX^e : trop abondante, son œuvre doit être nécessairement décorative , en rien creuse ni poétique. C'est mal connaître l'oeuvre léguée par Telemann et l'année 2017 devrait être l'occasion de réévaluer une écriture parmi les plus raffinées et subtiles qui soient au XVIII^e. Romain Rolland, le premier défenseur et biographe du musicien, l'avait bien compris. L'écriture et la pensée de Telemann, vont plus loin que l'oeuvre de Haendel, Rameau, JS Bach, accompagnant l'évolution esthétique de la musique en Europe, du Baroque tardif à l'esprit galant déjà préclassique, vers Haydn et Mozart. Telemann est ce jalon essentiel qui réalise le passage vers l'émergence de la

modernité postbaroque.

TELEMANN ET LUTHER... Telemann a écrit dans tous les genres : en particulier de nombreuses cantates qui incluent des Lieder ou des textes de Luther, permettant aussi de célébrer en 2017, le 500ème anniversaire de la Réforme protestante. Cette situation favorisera l'émergence d'échanges intenses sur le thème « musique et Réforme ». Ambassadeurs officiels de l'année Telemann, les musiciens Dorothee Oberlinger et Reinhard Goebel défendront particulièrement le rayonnement et la connaissance du style de Telemann pendant 2017...



SITE INTERNET de référence. Pendant toute l'année 2017, de nombreux événements rythmeront le jubilé Telemann. [Retrouvez toutes les manifestations sur le site officiel www.telemann2017.de](http://www.telemann2017.de). Offres touristiques, concerts, sites et lieux concernés permettent d'organiser son prochain séjour en Allemagne à l'occasion de l'année Telemann 2017.



En collaboration avec le Zentrum für Telemann-Pflege und -Forschung (Centre de recherche et de conservation de l'œuvre de Telemann), [le site Telemann 2017](http://www.telemann2017.de) offre aussi un fond documentaire important voire essentiel pour se familiariser avec la personnalité et l'œuvre de Telemann.

DISCOGRAPHIE TELEMANN 2016 – 2017

Retrouvez ici la sélection des meilleurs enregistrements dédiés à Telemann, rééditions légendaires (comme celle réalisées par Goebel...), ou nouveautés d'une absolue et dépoussiérante fraîcheur...

CD, événement. Compte rendu critique.

Georg Philipp Telemann (1681-1767) :

Le théâtre musical de Telemann. Les

Masques. Olivier Fortin, direction (1

cd Alpha). En préambule à l'année

Telemann (LIRE notre dossier spécial

Telemann : 2017, 250 ans de la mort

de Telemann), voici un excellent

disque qui révèle le raffinement

dramatique du compositeur baroque, et

simultanément le geste toute sensualité, souplesse, élégance

de superbe instrumentistes sur boyaux d'époque, l'Ensemble

Masques, réunis autour du claveciniste Olivier Fortin. Rien ne

laisse supposer cette peinture flamboyante des passions de

l'âme qui s'offre à nous ici, dans une intensité réfléchie,

juste, filigranée, d'une fulgurante d'intonation... réellement

éblouissante : le son des Masques est remarquable de grâce

naturelle, d'expressivité nuancé, de pudeur onirique. Le verre

de mousseux, les scones tranchés qui paraissent sur la

couverture de ce disque exceptionnel (Nature morte du XVII^e...

français ou hollandais? voire flamand car ce verre pourrait

bien-être de bière?), traduisent par leur austérité savante,

et a contrario de la sévérité générale de la peinture, les

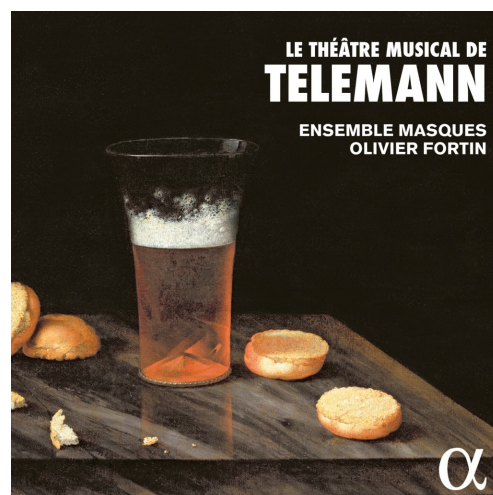
splendeurs orfèvrées d'un collectif qui maîtrise admirablement

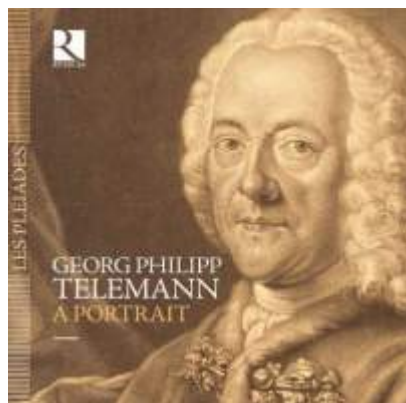
l'art de la conversation instrumentale, où les seules cordes

sollicitées produisent des effets saisissants. [LIRE notre](#)

[critique complète du Théâtre de Telemann par Les Masques /](#)

[Olivier Fortin](#) / CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2016.





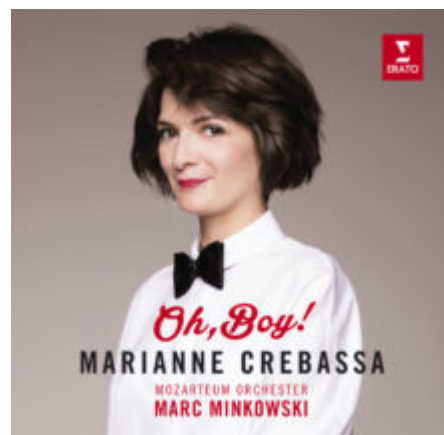
CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar). Pour l'année 2017, celle qui marque le 250^e anniversaire de la mort du compositeur, phénix d'Hambourg, Ricercar réédite nombre de ses archives légendaires pour composer un premier coffret des plus réjouissants, démontrant cette excellence

musicale dont Telemann est l'insigne garant, opérant avec tact, style, élégance, dans tous les genres connus à son époque ; vrai arbitre du bon goût et génie assuré dans la musique de chambre, concertante, lyrique, sacrée... Les enregistrements regroupés s'étalent sur 30 années d'interprétation et de recherche continue, soit de 1983 à 2013. L'acuité participative, la forte caractérisation individuelle étant les clés d'une écriture qui allie comme peu virtuosité, invention mélodique et profondeur. Parassent donc ici les ensembles Ricercar consort (dont en 1983, Philippe Pierlot et Mark Minkowski...), La Pastorella, Lingua Franca, Eolus, Syntagma Amici, et les solistes Greta de Reyghere, James Bowman et Henri Ledroit, Guy de Mey, Max Van Egmont... [CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017](#)

CD, compte rendu, critique.

Oh Boy ! Marianne Crebassa, mezzo (1 cd Erato, 2016)

CD, compte rendu, critique. Oh Boy ! Marianne Crebassa, mezzo (1 cd Erato, 2016). Elle est en une tessiture androgyne, plutôt cuivrée, et virile : ample, agile, intense, vraie furie troublante (qui brave le trépas : Orphée de Gluck version Berlioz) : Marianne Crebassa affirme un vrai tempérament entier et passionné dès son air d'ouverture. Ce premier récital est une mise en bouche des plus appétissantes et au final de l'écoute, totalement convaincante. Il y a chez elle un mixte entre ses prédécesseuses, parmi les plus glorieuses, au timbre très identifié, tel Veronica Van Stade (pour la couleur naturellement blessée de la voix) et aussi Suzann Graham (pour le métal cuivré au medium à la fois corsé mais clair). Idéale pour les emplois de jeune adolescent en déroute émotionnel (Cecilio de Lucio Silla, préparant évidemment au Chérubino, délicieusement suave...) : une seule réserve pour ce timbre généreux, à l'assise sûre, et aux aigus nets et perçants, et terriblement enivrés (l'indice des plus grandes), ... une articulation, c'est à dire en français, une intelligibilité encore perfectible (il faut davantage éclaircir les voyelles).



Mezzo mozartien et belcantiste

Marianne Crebassa convainc totalement en Cherubino et Sesto...

Quoique son Ramiro (La Finta giardiniera de Mozart, 1775) exulte, s'enivre, s'abandonne aux fureurs de la passion amoureuse : la voix saisit tous les tiraillements qui écartèle un cœur en panique : très belle ligne vocale et très juste intonation.

Son Urbain (Les Huguenots, 1836) impose la belcantiste affûtée : mêlant autorité, détermination et agilité. Le grave de Niklausse des Contes d'Hoffmann (1881) impose là aussi la chaleur du timbre riche et musical, mais aussi les limites d'une articulation parfois imprécise. Quel dommage car avec un dosage plus ciselé dans le respect du texte, la chanteuse pourra devenir, demain, suprême diseuse (chez Berlioz ? d'ailleurs dommage que le récital ici ne comporte pas de mélodies ; qu'on aimerait l'écouter dans la mort d'Ophélie par exemple, dans le sillon tracé par une autre mezzo légendaire à ses débuts, Cecilia Bartoli).

La juvénilité du timbre, sa palpitation extrême expriment idéalement l'ivresse et le trouble : belle incertitude et vertiges du sentiment d'Eros de Psyché de Gounod (1857 : vraie révélation et prise de rôle discographique passionnante dans cet apothéose du sommeil enchanteur et rassurant).

Le Stephano du Roméo et Juliette de Gounod (1867) est porté par un charme candide (Que fais-tu, blanche tourterelle ?) ; son Prince charmant dans Cendrillon de Massenet (1899) au carrefour des siècles, déploie la plénitude d'un cœur

lacrymal et solitaire, qui s'exprime avec beaucoup de pudeur, tout en s'inscrivant dans la tristesse. La fraîcheur innocente du timbre éclaire de fait les airs de Fantasio d'Offenbach (1872) : « Voyez dans la nuit brune », entre berceuse et candeur, mais aussi blessure et nostalgie. Son Siebel (Faust de Gounod, 1859) captive davantage (« Versez vos chagrins dans mon âme ») par la couleur nouvelle d'une volupté caressante. Notre préférence va à son Lazuli (L'Étoile de Chabrier, 1977) : « Ô petite étoile » : la simplicité timbrée et idéalement ronde du métal vocal dessine avec justesse le profil du personnage : jeune cœur tendre prêt à s'émerveiller.

Si la jeune mezzo apporte des couleurs enivrantes aux airs de l'opéra romantique français ici sélectionnés, c'est son Mozart qui éblouit par son style, et son élégance naturelle : oui définitif pour Cherubin : belle palpitation jamais appuyée de son « Non so più », le trouble adolescent est saisissant... et nous rappelle directement (décidément) une Von Stade avant elle.

Et son Mozart (dans l'opéra de Reynaldo Hahn, 1925), par ses teintes sombres, justes, laisse annoncer une future Charlotte de braise et de style là aussi dans Werther de Massenet (bientôt ?). Le récital s'achève sur un Mozart, apparemment simple mais en réalité terriblement sincère et vrai : le Sesto de la Clémence de Titus (1791), autre cœur jeune et en panique, – ici manipulé par la diablesse Vitellia : la noblesse et l'éclat romantique de son « Parto », accordé à la finesse de l'orchestre du Mozarteum de Salzbourg, fait mouche : la vérité le dispute ici à l'humaine tendresse. Le charme et la technique, le style et le timbre subtil de la jeune mezzo s'imposent sans fards, sans calcul. Le naturel de son chant, dessiné pour Mozart et le bel canto, s'avèrent totalement convaincant. Garçon manqué, mais vrai tempérament touchant, « la Crebassa » nous enchante. Magnifique récital. A quand le prochain ? Des mélodies françaises ?...



CD, compte rendu, critique. Oh Boy ! Marianne Crebassa, ezzo soprano. Orphée et Eurydice, Lucio Silla, Les Huguenots, Les Contes d'Hoffmann, Le nozze di Figaro, Psyché, Roméo et Juliette, Cendrillon, Fantasio, Faust, La finta giardiniera, L'Étoile, Mozart, La clemenza di Tito / Mozarteumorchester. Marc Minkowski, direction –
1 CD Erato 0190295927622 – Enregistré en janvier 2016.

Le Ravel allusif, éruptif de la pianiste Hélène Tysman

Le Perreux, Paris. Les 9 et 27 novembre 2016. Ravel / Echenoz... La pianiste Hélène Tysman pose une question d'actualité dans un nouveau programme, intitulé « **Des Antiques aux démons** », collection de pièces ravéliennes qui inspire ses prochains concerts de novembre et son nouveau disque à paraître chez Klarthe début décembre 2016. Entre 1900 et



1930, soit dans l'Entre Deux Guerres, la folie barbare, les peurs viscérales nourrissant la haine et l'intolérance, tuant la fraternité s'imposent en Europe et la détruisent de l'intérieur. « **Cette machine monstrueuse s'est-elle arrêtée ?** ». Dans *Menuet antique* ou dans *La Valse*, Ravel se fait l'écho d'une période violente et convulsive qui semble renaître aujourd'hui... Pour la pianiste, Ravel est un « éternel moderne », certes fasciné par la mécanique et l'horlogerie fine, la magie de l'enfance, la nostalgie, la douceur lettrée d'une érudition contemplative et fortement allusive, parfois « oiseuse » (« inutile » même comme l'a déclaré abusivement Henri de Régnier parlant pourtant aussi des délices des *Valses nobles et sentimentales*...). Mais Ravel dans *La Valse* révèle une toute autre conscience : cette fureur rentrée, une implosion canalisée en une forme orchestrale maîtrisée, néanmoins éruptive, portée par une claire conscience de la menace et de la barbarie. En réalité, le poète Ravel est un auteur avare de chaque note, laquelle signifie autant que les autres et exige de l'interprète un surcroît de concentration et d'éloquence pour en exprimer toute la complexité expressive.

« Dans ce programme chronologique, j'ai choisi ces toutes premières œuvres, peu jouées (*Menuet Antique*, *Menuet sur Haydn*) qui laissent entendre d'emblée, son langage. Un sombre présage est pudiquement exprimé dans la folle et fulgurante ascension de *Gaspard de la Nuit*, augurant l'explosion finale qui s'accomplit dans *La Valse* », ajoute Hélène Tysman.

CONCERT-LECTURE, musique & littérature. En échos à la sortie du nouveau disque, la pianiste imagine un spectacle pour le festival « Notes d'Automnes » (dirigé par le pianiste Pascal Amoyel) qui associe l'œuvre de Ravel au romancier Jean Echenoz (Prix Goncourt 1999 pour « Je m'en vais ») en un concert-lecture inédit. Avec le comédien Dominique Pinon, voix familière pour Jean Echenoz, la pianiste propose une lecture originale des textes d'Echenoz (sur Ravel) ; les pensées du compositeur filtrées par l'écrivain dans son roman

biographique ([« Ravel », Editions de Minuit, 2006](#))

AGENDA

Concerts Ravel / Echenoz par Hélène Tysman, piano

Le 9 novembre 2016, Festival Notes d'Automne (Le Perreux)

Le 27 novembre 2016 au Reid Hall (Paris)

Le 23 novembre 2016, Verdun :

Chopin, Ravel

[Le 24 novembre 2016, Paris, Salle Cortot :](#)

[soirée spéciale du label Klarthe,](#)

[présentation du disque « Des Antiques aux démons »...](#)

7 Janvier 2017, Moulins :

concert avec Francis Huster (Chopin/Musset)

25 Mars 2017, Paris, Philharmonie

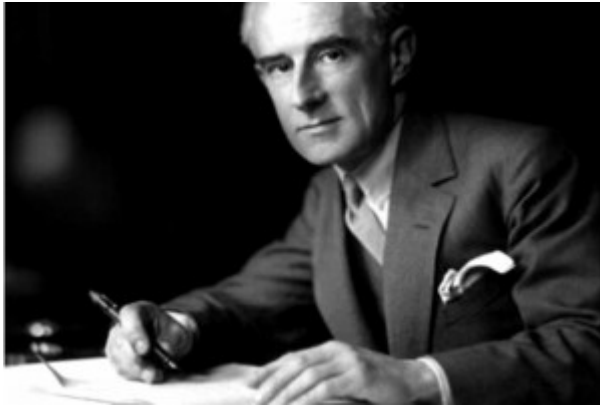
Orchestre Pasdeloup / Marzena Diakun □ (Gershwin Rapsodhy in Blue)

+ d'INFOS :

helene-tysman.com

www.klarthe.com

Dans « Ravel », Jean Echenoz évoque surtout sur le ton d'une évocation fragile filigranée, parfois pleine d'humour, les dix dernières années de la vie du compositeur français Maurice Ravel (1875-1937).



Extrait : « *Ravel fut grand comme un jockey, donc comme Faulkner. Son corps était si léger qu'en 1914, désireux de s'engager, il tenta de persuader les autorités militaires qu'un pareil poids serait justement idéal pour l'aviation. Cette*

incorporation lui fut refusée, d'ailleurs on l'exempta de toute obligation mais, comme il insistait, on l'affecta sans rire à la conduite des poids lourds. C'est ainsi qu'on put voir un jour, descendant les Champs-Élysées, un énorme camion militaire contenant une petite forme en capote bleue trop grande agrippée tant bien que mal à un volant trop gros. »

La critique de notre rédacteur Carter Chris-Humphrey :

... « Vertiges du vide. Tout en étant scrupuleusement fidèle à la réalité, l'art de l'écrivain a ce don rare de réinventer la trame du réel... Quoi de plus prodigieux et finalement de plus proche à la musique ? Retisser les fragiles et presque insignifiants détails vécus, produire une tenture recomposée qui, dans l'écriture des fils nouvellement associés, exprime au plus juste l'essence des choses et des sentiments... En réécrivant Ravel, en particulier ses dix dernières années (de décembre 1927 à décembre 1937), Jean Echenoz apporte un éclairage particulier : il sait réinventer les faits, réenchanter le fil vécu pour en distiller, fidèle à l'esprit des œuvres du compositeur, fidèle à sa personnalité secrète autant que discrète, l'esprit évanescent et la subtilité trompeuse. Ravel est donc le dixième roman de l'écrivain, né à Orange en 1947, prix Médicis en 1983, pour Cherokee ; prix

Compte-rendu opéra. Opéra de Lyon, Ravel, L'Enfant et les sortilèges, 1er novembre 2016. Solistes du Studio, Orchestre et Chœurs de l'opéra de Lyon, Martyn Brabbins (direction), Grégoire Pont (concept et vidéo), James Bonas (mise en espace), Thibault Vancraenenbroeck (décors et costumes), Christophe Chaupin (lumières), Philip White (chef des chœurs).



L'Opéra de Lyon a choisi cette année comme thème la Mémoire, qui propose au public de revoir trois grandes productions mythiques ayant marqué l'histoire du genre. Gageons que cette nouvelle production de

L'Enfant et les sortilèges ira rejoindre le panthéon de ces joyaux lyriques, grâce à un dispositif vidéo d'une grande ingéniosité qui suscite un émerveillement de chaque instant. L'orchestre est au fond de la scène, masqué par un écran géant qui occupe tout l'encadrement de l'espace scénique et tandis que les personnages prennent leur rôle des traits blancs s'animent comme par magie et dessinent la bergère, la théière, ou encore, dans la scène de la forêt, les nombreuses espèces animales qui peuplent le conte de Colette. S'offre à la vue des spectateurs un véritable tableau magique où évoluent d'éphémères arabesques qui agissent comme autant de pulsations rythmiques d'une densité rare qui contraste avec la brièveté de l'œuvre.

Un Ravel enchanteur



Ainsi, de la maman, on ne voit qu'une main géante, en conformité avec la didascalie du livret, la Princesse fait jaillir de sa baguette le chevalier au cimier couleur d'Aurore, l'instituteur vomit des chiffres, la chauve-souris projette contre l'enfant des centaines de ses congénères, tandis que le duo des chats est illustré par une animation cartoonesque qui s'achève de façon presque horrifique. Le remarquable travail de **Grégoire Pont** évite la facilité de l'ingéniosité technique gratuite (piège dans lequel était tombé José Montalvo dans les Paladins de Rameau au Châtelet en 1999, spectacle auquel cette mise en scène fait penser en partie) et colle toujours à la vérité du texte et de la musique. Jamais une lecture du chef-d'œuvre de Ravel n'avait mieux révélé et respecté ce que la fantasmagorie de la pièce voulait dire. Jamais le mot « sortilèges » n'avait été aussi bien incarné. L'univers graphique flamboyant et toujours inattendu se fait ici l'écho idéal de la richesse musicale de la partition ravélienne. La technique est d'abord au service de l'œuvre et ne se sert pas de celle-ci comme prétexte. Il en résulte un travail d'orfèvre où le dispositif scénique montre parfois des détails inattendus, comme dans la très belle scène poétique des pâtres où les couleurs chatoyantes, cuivré de l'orchestre, font penser à un impressionniste champ de blé derrière les personnages en noir et blanc dessinés de façon très poétique sur l'écran.

Face à ce déluge d'images qui mériterait pour chacune un commentaire, la distribution semble légèrement en retrait,

comme absorbée par l'enchantement visuel sans répit. **Les solistes du Studio opéra** sont pourtant loin de démériter et on ne peut que louer la remarquable homogénéité de l'ensemble. Dans le rôle de l'enfant, la mezzo **Katherine Aitken**, qui a déjà une solide expérience (de Mozart à l'opéra contemporain), se démarque par sa vaillance, un timbre bien projeté et une androgynie vocale des plus efficace. Même qualité chez **Alix Le Saux** dans les rôles de la chouette et la bergère ou **Éléonore Pancrazi**, impériale dans le rôle de la Maman, de la Tasse chinoise ou de la libellule, tandis que le baryton **Pierre Héritier** séduit dans ses miaulements félines et sa métronomique plainte de l'Horloge comtoise. Et les graves onctueux de **Thibault de Damas** passent sans encombre du Fauteuil à l'Arbre. Excellentes prestations également de **Catalina Skinner-Moreno**, à la fois Pâtre, Chatte et Écureuil, **d'André Gass**, théière, **Petit Vieillard** et Rainette tout aussi crédibles. En revanche, on regrettera les timbres un peu verts de Rocio Perez (le Feu, le Rossignol et la Princesse) et de Pauline Rouillard (la Pastourelle et la Chauve-souris), pourtant techniquement impeccables.

Dans la fosse, **Martyn Brabbins** dirige l'orchestre de l'Opéra de Lyon avec un raffinement et une précision qui forcent le respect. On avait pu l'entendre dans de mémorables productions contemporaines (Birtswistle, Andriessen). Il contribue, avec les Chœurs de l'Opéra excellemment préparés par Philip White, à l'extraordinaire réussite de cette production interactive unique en son genre.

Compte-rendu opéra. Opéra de Lyon, Ravel, L'Enfant et les sortilèges, 1er novembre 2016. Solistes du Studio, Orchestre et Chœurs de l'opéra de Lyon, Martyn Brabbins (direction), Grégoire Pont (concept et vidéo), James Bonas (mise en

espace), Thibault Vancraenenbroeck (décors et costumes),
Christophe Chaupin (lumières), Philip White (chef des chœurs).
Illustration : © JP Maurin